

Le piège

Raymond Lévesque

Number 59, Winter 1994

Écrivains - Paroliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (1994). Le piège. *Moebius*, (59), 53–64.

LE PIÈGE

Raymond Lévesque

Il ne faut surtout pas vous casser le c... pour rien, vous creuser les méninges et chercher midi à quatorze heures; c'est de la démence qu'il s'agit. L'homme est un être dément. Un point c'est tout. Comme espèce déboîtée, toute croche, cruelle, perverse, vicieuse et malhonnête, il ne s'est jamais rien fait de mieux. Moi j'appelle pas ça un créateur. Ce serait plutôt un amateur qui se serait fourré quelque part. D'après moi, à un moment donné, il s'est mélangé dans ses burettes... ses éprouvettes... ses pots... ses chaudrons; mais une chose qui est sûre c'est que l'expérience a raté. Après, quand il a vu ce qu'il avait fait, ce que nous sommes, il a préféré câlicer son camp et nous laisser dans notre m... que de tout recommencer. Comme écœuranterie, on n'a jamais vu mieux. Depuis nous sommes tous pognés avec la folie, nos phobies, nos bibittes. Y'a personne de bien dans sa peau. C'est normal puisque nous sommes faits tout croche. Et pas moyen de s'en sortir. Aussitôt qu'il y en a un qui bande, il refile ça à ses descendants. L'hérédité qu'ils appellent ça. Ce n'est pas un cadeau que la condition humaine. C'est une tragédie, une pure tragédie. D'ailleurs ce sont les Grecs qui l'ont dit. Et s'il y en a qui connaissaient la question, ce sont bien eux. Ils ont fait dans le tragique pendant des siècles. À coups d'épées, de lances, de boomerangs; le tout enrobé de belles paroles, de pensées profondes, mais avec au bout toujours quelques joyeux massa-

ces. Ce n'était pas de leur faute. Ils étaient faits ainsi. Les gènes, l'hérédité, toujours. Si c'est pas Dieu en personne qui s'est trompé, il y a sûrement eu quelques finfins qui ont tripoté dans la machinerie. Si bien qu'aujourd'hui nous sommes tous des pauvres robots décochrissés. Car pour ce qui est de l'intelligence, elle a disparu depuis longtemps. Ce qui est demeuré, c'est une capacité à concevoir et à créer quelques maudites machines de fous, quelques pétards démoniaques. Mais pour ce qui est de l'intelligence réelle qui vient du cœur et du respect, elle est morte et enterrée depuis la grande catastrophe. Nous sommes tous plus ou moins débiles... crétins... si ce n'est carrément fous. Tenez... l'argent. S'il y a quelque chose de siphonné, de craqué, de névrosé... c'est bien l'argent. Ces petits papiers qui permettent de posséder, de dominer, d'écœurer le monde entier. L'argent c'est le symbole même de la démence et la cause des pires insanités. Mais tout le monde se garroche par là, se fatigue, se creuse les trois quarts de la bolle, se chicane, se vole, se tue pour en avoir le plus possible. Après ils entassent ça dans des grands coffres ou en dessous d'un matelas, puis ils sont contents.

Pendant ce temps, il y en a des millions qui se traînent le squelette, affamés, déshydratés, toujours à la recherche d'une semelle... d'un cure-dent... n'importe quoi... et qui finissent par crever à un coin de rue ou dans une mare de boue pendant que les «gras durs» s'en câlicent comme de leur dernière chaussette. Le profit, l'enrichissement est le plus grand fléau qui aura jamais existé. Toutes les injustices, les souffrances que cela a occasionnées est inimaginable, impossible à comptabiliser. Il y a toujours moyen de mettre un chiffre sur une fortune mais sur les misères que cela a créées, c'est impossible. Il n'y a pas encore un chiffre assez grand pour y arriver. Ce qui n'empêche pas les ordures de se promener heureux, bedonnants, pavoisant dans des grands châteaux ou sur des gros yachts; donnant des réceptions avec des couverts en argent, un diamant à chaque doigt. Tout ça accumulé sur l'exploitation, la souffrance, la misère humaine. Et depuis longtemps. Aussitôt qu'il y en a eu un qui a inventé une charrue, il y en a eu un autre qui a

mis la main dessus, pour s'enrichir et fourrer les autres. Du temps des Sumériens... des Égyptiens... des Grecs... des Romains... des Francs... et puis encore... et puis encore. Je peux pas tous vous les nommer mais vous n'avez qu'à ouvrir un livre d'histoire et vous aurez la liste de tous les fumiers qui ont passé depuis dix mille ans et plus. Des noirs... des bruns... des blancs... des jaunes. Ceux-là surtout. Ils ne sont pas jaunes pour rien. Ils ont tellement été voleurs... cochons que ça leur est tombé sur le foie. Les Chinois? Depuis cinq mille ans et plus qu'il y a des gros Chinois qui font chier les autres. Qui les font travailler, les battent, les égorgent, les font rôtir pour l'or, l'argent, la possession. Des châteaux, de la soie, du marbre, de la vaisselle en faïence puis des ustensiles comme au Paradis. La muraille de Chine! Parlons-en de la muraille de Chine! Des milliers et des milliers d'esclaves fouettés, écrasés pour le chef-d'œuvre. Des milliers de victimes pour chaque cité interdite, silencieuse; des mandarins... des Tchou... des Tchu... des Tchi, gros, gras, avec des harems. Ah oui... l'argent... parlons-en! Le pouvoir... l'écœuranterie... vieux comme le monde!

Et les Hindous avec leurs monastères pleins de sagesse, des écrits qui datent de 7 000 ans et plus. Ben, allez-y voir un peu! Les écrits sont restés dans les tiroirs et ils y sont encore pour longtemps. Bouddha... je veux bien, moi, Bouddha! Un bon gars... des bonnes intentions... mais dans la vraie vie, c'est une autre histoire. Y'a pas un peuple au monde où il y a tant d'injustices, de riches, de crève-faim qu'en Inde. Et depuis longtemps. C'est pas d'aujourd'hui que les gens passent dans la rue indifférents à ceux qui râlent au bord du trottoir. Pourtant, c'est pas l'argent qui manque. Vous y trouverez les plus beaux palaces au monde; des domaines cousus de marbre... de jets d'eau... d'éléphants ciselés puis plaqués or. Non, c'est pas l'argent qui manque dans le pays. Mais tout dans les coffres des Pachas, des Pachoux pis des gras durs. Que les trois quarts des Hindous crèvent de faim, c'est bien le dernier de leurs problèmes. Les intouchables, ils leur passent dessus en carrosse ou en Rolls-Royce, les aplatissent, les écrabouil-

lent, sans même s'en apercevoir et ça fait de la nourriture pour les chiens. Si le cœur de l'homme est dur, c'est pas en Inde qu'il va ramollir. Vous avez juste à aller faire un tour à Calcutta ou à Bombay. Vous allez voir des grandes rues pleines de monde, de chars et de néons. Tous les étranglements du monde en ampoules électriques : Shell... Ford... Coca-Cola... Hitachi... la Deutsch Bank... Frosst. De l'électronique... du pharmaceutique... du ciment... de la broche... et encore... et encore. Tout le système capitaliste, le Big Business, brillant, éclatant, pendant que dans des ruelles, des entrées de cour ou sous des escaliers, y'en a des millions qui meurent de spasmes ou de vomissements. Et au Caire, Manille, Bangkok, c'est pareil. Les hommes sont partout les mêmes : égoïstes... fumiers... assassins... toujours... partout. L'argent... ce chancre du monde. Le «chacun pour soi». Mais il ne faudrait surtout pas penser qu'en France c'est mieux. Liberté, égalité... de la bullshit. Il n'y a pas un pays au monde où l'argent a tant d'importance qu'en France. Chacun ses économies, chacun son bas de laine... pis va te faire foutre. Les taxis de la Marne... vous rappelez-vous? L'ennemi aux portes de Paris. La Patrie en danger. Mais les chauffeurs avaient mis leur compteur, hein! En France, y'a jamais rien de gratuit. Vive la France... oui... mais le pognon d'abord. En Angleterre, ce n'est guère mieux... ni en Allemagne. Jamais de cadeaux nulle part, ni de frères, ni rien. L'argent... un point c'est tout. Et dans les familles. C'est peut-être l'amour dans les familles? Les frères, les sœurs, les cousins, les oncles, les beaux-frères. Mettez un peu de foin là-dedans et allez-y voir. Tout de suite la discorde qui prend le dessus, la jalousie, l'envie, la haine. Pas de break, pas d'amour, chacun pour soi d'abord... et la bise au jour de l'an. Ah oui, parlons-en de la famille! Avec l'argent, tout devient fourberie, égoïsme, intérêt, querelle. Ne cherchez pas Satan. Il est là... dans l'argent, l'avoir, sa poche. Pour de l'argent on vole, on se trompe, on s'haït et on tue. C'est là une forme de la démente qui habite les hommes. Tous les hommes. Pas seulement les Juifs. Pourquoi seraient-ils plus coupables? Mais l'histoire a voulu qu'ils soient obligés de vivre chez les autres et que ceux-ci

les tassent dans le coin, les empêchant de faire ci... de faire ça, les limitant, les obligeant à devenir, avec le temps, des usuriers. C'est ainsi qu'avec une longueur d'avance, ils devinrent plus habiles, plus riches et s'identifièrent au vil métal. D'où, quand le commerce se développa, la jalousie et la haine qu'ils s'attirèrent. Mais ils ne sont pas plus fourbes que les autres. L'argent... c'est la folie, c'est le mal et ce qui nous détruira peut-être tous. S'il y a un peuple qui a apporté quelque chose à l'humanité, ce sont bien les Juifs. Dans la science, les arts, la philosophie. Mais ils ont eu aussi des gros banquiers, des fumiers, des exploiters. Ça les a marqués, identifiés. On leur a aussitôt collé tous les péchés du monde. Pourtant les Arabes, les Indonésiens ou les Congolais ne sont guère mieux. C'est toute l'espèce qui est pourrie... pas seulement une race en particulier.

Si proposer sa minoune est le plus vieux métier du monde, se chrisser des coups de bâton sur la tête appartient aux plus vieilles traditions. Depuis l'aube des temps que les hommes s'assomment, s'embrochent et se garrochent tout ce qui leur tombe sous la main. Des roches, des bûches, de la ferraille... tout. Ne pas être capable de se voir la face fait aussi partie du gâteau qui nous fut légué. S'il n'y a pas un peu de folie là-dedans, je me demande bien de quoi ça retourne. Même les chiens, les chats, les loups, les tigres, les rhinocéros, les lézards qui ont des grandes langues comme un spring sont pas capables de se voir. Aussitôt que la matière s'est mise à prendre forme, à bouger, la haine et la méfiance se sont installées. En somme la vie n'aurait jamais dû dépasser le stade des cailloux. En évoluant un peu plus, aussitôt les mêmes cailloux ont commencé à siffler, à fendre l'air pour se ramasser sur quelques bolles qui avaient le malheur de ne pas plaire. Et les premières créations du cerveau furent de perfectionner tout ce qui peut se garrocher ou s'enfoncer dans le ventre. Des lances, des flèches, des épées; sans compter des catapultes, des slingshots, des boomerangs, des grands chaudrons pleins d'huile bouillante et encore... et encore. Puis ce furent les fusils, les baïonnettes, les mitrailleuses, les grenades, les bazookas, les obus, les bombes et maintenant les fusées et les patentes

atomiques. Quand je vous dis que les hommes sont fous, ce n'est pas un rêve. Avez-vous déjà vu une gang de chats, des roux d'un côté, des tachetés de l'autre, s'enligner face à face avec des fusils pis des casques de fer sur la tête pour se rentrer dedans? Ben les hommes le font. Ça et puis des pires. Avec toute une hiérarchie de malades : des généraux, des colonels, des majors, des capitaines, des lieutenants pis des sergents. Tous aussi fous les uns que les autres. Et ce sont les pauvres troufions qui se font botter le cul. Toute la hiérarchie se refille la chnoute pis ce sont les conscrits qui la mangent. Et un paquet. Dans des tranchées, dans la boue, dans la neige, gelés au bout et tout pleins d'égratignures. Mais attention, ils se font laver le cerveau avant. Et du courage, et du devoir, de la gloire, de l'honneur, la patrie, l'ennemi, des trompettes pis des médailles. Quand on plonge dans la démence totale, il faut savoir y donner un air de dignité, comme si c'était beau et intelligent. Voilà ce qu'ils font les hommes depuis toujours. À cause de quoi? La haine. Pas d'autre chose. Tout le monde s'haït un point c'est tout. Depuis longtemps. Depuis toujours. Et lorsqu'un roi n'aime pas un autre roi, je vous dis que ça fait des grosses chicanes pis une belle tuerie. Et quand un fou ou un maniaque quelconque décide de s'imposer, de se bâtir un empire ou de s'accaparer un terrain du voisin, je vous dis qu'au bout de tout ça il y a un paquet de cadavres. Les pays, les États, les royautés, ça non plus ce n'est pas du rêve. Et il y a une gang de pauvres yables qui se sont entre-tués pour les intérêts de leurs maîtres. Prenez juste la guerre de 14, avec tout ce magouillage d'argent, de marchands de canons pis d'intérêts divers par en arrière, je vous dis qu'il y a eu un beau massacre là-dedans. Des millions de morts dans des tranchées, dans la boue avec des rats entre les jambes pis rien à manger. Tout à coup un malade arrivait et disait : il faut s'emparer de l'autre trou en avant. Et tous de se garrocher pour se faire tirer dessus ou embrocher par une baïonnette. Des marionnettes, des pauvres marionnettes aux mains des fous, des banquiers et des marchands. Et Napoléon. Parlons-en de Napoléon, ce petit bandit corse, fumier, sans morale ni conscience. Une montagne de souffrances

parce qu'il voulait se bâtir un empire. «L'Empereur». Même encore aujourd'hui il y en a pour le célébrer, lui rendre hommage. Et des monuments partout, des livres, des portraits... à sa mémoire. Ah oui... un grand homme que Napoléon Bonaparte. Puis bien avant ça, du temps des Grecs, des Romains, des Égyptiens, il y a toujours eu quelques enragés pour embrigader des pauvres caves et faire la guerre. Envahir, conquérir, dominer, unifier. Mais je pense que la cerise sur le gâteau, ce fut encore Gengis Khan. Comme enragé, il ne s'est jamais fait mieux. De la démente totale. À côté de lui, Alexandre le Grand avait quasiment des belles manières. Et les barbares avaient un air civilisé. Ah oui... l'homme... c'est un malade mental grave. Mais allez pas croire que la guérison est proche. C'est encore plein d'enragés qui se promènent dans les rues avec un habit ben ordinaire sur le dos ou une veste de cuir. Vous leur parlez, ils ont l'air ben corrects. Ils ont des petites jobs, ils prennent une bière, ils s'envoient une petite mère ou ben sont mariés, ont des enfants. À Noël, ce sont les cadeaux, la messe de minuit. L'été, ils pêchent un peu; l'automne, c'est la chasse. Ou ils font partie d'un club de bowling, jouent au billard. Du bon monde que je vous dis. Qui empruntent à la banque pis qui remboursent. Mais que n'arrive jamais une guerre par exemple. Drillez-les jamais et mettez-leur pas un fusil dans les mains. Car alors vous allez voir quelque chose. Du jour au lendemain des enragés, des tueurs, des tortionnaires... n'importe qui et détruire une ville au complet aux commandes de leur bombardier (sans oublier toutes les polices, serviteurs des pouvoirs sangui-naires, oppresseurs des peuples, gardiens du crime et de l'injustice). Tout ça en toute bonne conscience. Parce qu'il n'y a personne qui se sent responsable là-dedans. Ben voyons...! Les ordres... le devoir... c'est pas de la marde. On n'a pas l'idée de désobéir. Automatiquement cela nous dégage de notre responsabilité puisque c'est un autre qui nous dit de le faire. Lui, pour sa part, c'est un autre au-dessus, et l'autre au-dessus c'est encore un autre plus haut, ainsi de suite, si bien que lorsque l'on essaie de savoir d'où ça vient, c'est une maudite job, tout le monde se refile la

patate chaude, prétendant avoir obéi en toute bonne conscience. Cela a donné des massacres sans nom, des bombes atomiques, des camps de concentration et puis encore... et puis encore. Celui qui a trouvé l'astuce de «l'obéissance», de la non-responsabilité en a trouvé une pas pire... et ça marche bien. En face, chez «l'ennemi», c'est pareil. Il obéit lui aussi. Alors quand une gang de fous obéissent chacun de leur bord, ça fait des joyeux carnages. Une autre astuce aussi, c'est «la conscription»; ce droit que se sont arrogé les États. S'il y a un crime contre l'humanité, c'est bien celui-là. Avec la conscription, les gars ont pas un mot à dire. Envoie par là pis ferme ta gueule. Et s'il y en a un qui n'est pas content, il se fait fusiller par les autres conscrits toujours au nom de «l'obéissance». S'il y a quelque chose de démentiel dans le monde c'est bien cette gammick-là. Mais quand les gars reçoivent une médaille, je vous dis qu'ils sont fiers et qu'ils se promènent le thorax bombé pour que tout le monde la voie. Oui... je vous le dis, les siècles passent mais les malades demeurent. Heureusement qu'il y a des savants, aussi siphonnés que les autres, qui ont perfectionné les engins, amélioré la technique... sans ça, cela aurait pu durer encore longtemps. Mais maintenant ils sont fourrés. Avant, ç'allait bien; les soldats en avant pis les maîtres loin en arrière où c'est qu'il y avait pas de danger. Mais maintenant avec les fusées, les atomes et le yable dans la cabane... tout le monde y passe. Pas de trous assez profonds ou d'arrière assez loin pour y échapper. Ça, ça fait réfléchir. Excusez-moi... mais ils l'ont dans le cul ben raide.

L'homme avait la possibilité de s'inventer des histoires et c'est ce qu'il a fait. Ça n'a pas manqué. La grande mainmise sur les bolles, la grande possession des esprits, les contrôles de la pensée en ont donné des vertes et des pas mûres. Je vous dis que pour asservir la multitude, il y en a qui en ont inventé des pas pires. Et le «tu gagneras ta vie à la sueur de ton front» demeure, avec l'au-delà, parmi les meilleurs. Ça n'a pas été long pour qu'ils les enlignent sur les charrues, sur les manches de haches, sur les fourches, les enclumes, les chariots, les polisseuses et les machines à

écrire. Les grasses matinées, pas question! Debout et au travail. Ça a pris des siècles, si ce n'est des millénaires, pour que les gars obtiennent d'arrêter à un moment donné, au moins en même temps que le soleil, et qu'ils aient aussi un congé une fois de temps en temps. Des chicanes... des batailles... du matraquage juste pour avoir le droit de vivre un peu. Ne serait-ce qu'une journée par semaine. Et encore des siècles et des siècles pour avoir une paie, pour ne plus être esclave et pouvoir s'acheter quelque chose. Des tueries et des je sais pas combien de morts pour avoir juste un petit bout de quelque chose qui a de l'allure. Parce que les boss les auraient fait travailler vingt-quatre heures par jour, pour un sandwich et une paillasse, jusqu'à la fin des temps. C'est pas les sentiments qui les dérangent. Pour eux, il y a deux choses dans le monde : d'abord eux-mêmes, en personne, et les pouilleux. Ce n'est pas ça qui manque. Il y en a des millions et des milliards à exploiter, à écœurer, à faire baver, à tuer à petit feu. Allez, les caves... au travail et que ça rapporte! Pis des révolutions... pis du braillage... pis du sang... pis le communisme... pis les syndicats... mais au bout de tout ça, toujours la même chose : des maîtres et des esclaves. Y'a pas un grand chambardement qui a jamais réussi à y changer quelque chose. «Égalité... fraternité...» ah oui... mais au bout, toujours des profiteurs, des exploiteurs. Le «tu gagneras ta vie à la sueur de ton front», n'a pas encore passé dans le beurre. Il est toujours là, puissant et actif. Encore maintenant, ça s'entasse tous les matins dans le métro, les autobus, pour aller peiner, suer pour un boss quelconque; derrière des machines, toutes sortes de machines, ou des piles de papiers, des tampons; ça se fait aller, debout ou mal assis et ça s'éreinte tout le système. Parce que ça prend de l'argent pour vivre, hein! L'argent... encore, toujours présent. Le «tu gagneras ta vie...», au commencement c'était plutôt normal. Il fallait ben se ramasser des branches pour se chauffer ou se construire une hutte; il fallait ben revirer la terre pour faire pousser quelque chose; courir après un chevreuil pour avoir un peu de viande. Mais avec le progrès, le fameux progrès, les choses devenant plus faciles, il me semble que les gars auraient pu s'organiser

une vie un peu plus vivable, se ménager un peu. Oh que non!
«Tu gagneras ta vie...» C'est pas fini. Il faut continuer. Maintenant c'est l'argent. Si vous voulez manger... vous habiller... vous loger... ça prend de l'argent. Alors... hop... au boulot! O.K., qu'ils ont dit, si ça prend de l'argent, s'il faut tout acheter, tout payer, alors donnez-nous-en. Non, qu'ils ont répondu. Ce serait trop facile. On vous en donne le moins possible et si vous en voulez plus, débrouillez-vous. Au compte-gouttes les bidous...! Si vous en avez pas assez pour vivre, eh bien crevez. C'est pas compliqué. «Oui... mais la justice?...» «On s'en câlice de la justice.» Y'en a pas... y'en aura jamais pis on n'en veut pas. S'il faut que tous les pouilleux se ramassent riches... qu'est-ce qu'on va avoir l'air, nous, les riches? Si tout le monde commence à avoir un château, à un moment donné il va y en avoir trop. Non. Ça prend des riches et des pauvres... ça marche de même. C'est une loi de Dieu. Allez... au travail. Et tout le monde de s'atteler parce que la plupart y croient, que c'est normal. Ah oui... des histoires il s'en est inventé des pas pires. À côté de ça, *Le petit chaperon rouge*, c'est pâlot, quasiment plate. La plus belle histoire, c'est celle du mensonge qui s'est installé partout et a pris possession des cerveaux... des bolles... même pour ceux qui n'en ont pas. Le mensonge! C'est pas autre chose. Le mensonge... partout. Lavage de cerveau. Conditionnement. Le travail... et la Patrie. Ah oui... la Patrie. Une autre belle histoire. Ici c'est chez nous et vous autres restez chez vous. Mon drapeau... mon hymne national... mon histoire. Tout ça pour créer un sentiment d'appartenance, de solidarité. Même le plus pauvre qui loge dans un trou, qui gèle, qui n'a rien à manger, parlez-lui de sa Patrie et tout de suite la fierté lui monte jusqu'aux oreilles. Tout de suite il est debout, prêt à aller se faire étripier pour «sa patrie»! Je vous dis que son drapeau, il l'aime. Quand il le regarde, les larmes lui montent aux yeux. Pour lui il est prêt à faire n'importe quoi, à le suivre jusqu'au bout, dans la bouette ou dans la neige. Le Drapeau en avant pis lui en arrière qui gèle ou qui a des sangsues tout le long des jambes. C'est pas des farces le Drapeau. C'est rien qu'une guénille colorée mais avec un

peu de conditionnement c'est encore plus beau que le Paradis. Et l'hymne national! Toutes les émotions que ça va chercher. Tout le cœur à l'envers, à l'attention. Et son histoire. Tout ce passé glorieux. Tous ces grands hommes, rois, empereurs, savants, génies, tous tassés dans le grand livre de la fierté. «Mon histoire.» Comme si c'était lui qui avait tout fait. Ces gars-là, je veux bien. Beaucoup de tueurs mais aussi des calés, des dévoués, des grands cœurs. Mais ils sont morts depuis longtemps. Qu'ils aient fait ci... qu'ils aient fait ça... c'est parfait. Bravo. Mais qu'est-ce que ça te donne à toi, le cave, qui se fait fourrer et qui en arrache. Est-ce que ça améliore ton sort? Non, tout ça c'est voulu pour créer un semblant de lien entre concitoyens. Le même drapeau... la même histoire... le même pays. Donc nous sommes tous de la même gang, des frères. Mais dans la vie de tous les jours, où tout le monde s'entre-déchire, se vole, s'exploite, où est-ce que le drapeau nous unit? Où est-ce que l'histoire nous rend plus fraternels? Nulle part. C'est toujours chacun pour soi et au plus fort la poche. Mais le jour de la fête nationale, tout le monde est dans la rue pour fêter le drapeau et sa patrie. Les cornets soufflent l'hymne national et tout le monde fraternise et vit l'illusion de faire corps quand tout cela est faux. La Patrie, c'est d'abord la raison d'être des puissants, des États, que le bon peuple entretient par ses impôts, et la chasse gardée des possédants. Ceux qui détiennent la moitié du territoire, qui possèdent des usines, des mines, des chantiers, pour eux la Patrie c'est du concret. Mais pour le pauvre yable, tout nu dans la rue, et qui paie pour le moindre soin, le moindre avantage que veut bien lui donner son gouvernement, qu'est-ce que c'est que la Patrie? Qu'un lieu où il ne partage qu'une seule chose avec son voisin : sa langue. À part ça, rien ne lui appartient et il doit payer pour tout. Que vienne une crise économique, il ne comptera pour rien et crèvera de faim. Que vienne la guerre, alors conditionné et embrigadé de force, il se sentira obligé d'aller mourir pour ses maîtres et pour ce dont il ne possède rien. Mensonge. Tout n'est que conditionnement et mensonge.

Mais le pire c'est que nous sommes piégés. Nous avons été créés ainsi. Le péché originel (ou original), O.K.! C'est quand même pas nous autres qui l'avons voulu. Mais c'est nous autres qui le portons. Et l'envie... et la jalousie... et l'hypocrisie... les coups bas, les coups de cochon, les coups dans le dos, les coups de couteau. Le voilà le péché... dans toute sa splendeur. Et des crimes... et du pillage... et des génocides... et puis encore. C'est merveilleux. Comme monstruosité, on n'a jamais fait mieux. Car, ne vous en déplaise, l'homme ce n'est pas un homme, c'est un monstre. Un monstre qui reproduit d'autres monstres depuis des centaines de millénaires. La vie est un piège. Nous sommes piégés. Pas moyen de s'en sortir. La seule porte c'est la mort. Mais allez-y donc voir. C'est peut-être encore pire. À genoux les peuples, regardez-vous dans le miroir. Tous des écœurants, des voleurs, des assassins. Si vous voulez changer, il va falloir vous ouvrir les oreilles un peu et écouter ce que nous ont dit les prophètes : partage, amour, respect, charité, y a pas d'autres chemins. Mais nous n'y arriverons jamais puisque nous en sommes tout le contraire. Je vous le dis... nous sommes piégés... baisés... enclés. Vivement un miracle! Dieu sur un nuage! des archanges et des trompettes! que ça finisse une fois pour toutes cette histoire de fous.

Et la science! Il faut voir un peu ce que cela a donné. Pour dix microbes qui mangent la claque... dix nouveaux qui se présentent. Et toutes ces machines... ces usines... la destruction de notre environnement. La terre, ce n'est pas un champ de tir ou un centre d'essai pour inventeurs débiles et dangereux. Non. La terre c'est un jardin fait pour être habité et cultivé. Pas pour être massacré au nom du progrès. L'homme n'aurait jamais dû dépasser le stade de l'artisanat. Quand il s'est embarqué dans «l'industriel» et la recherche, il s'est mis un doigt dans l'œil. Que vouliez-vous qu'il arrive d'autre? Quand on est dément, on fait des choses démentielles. Impossible de s'en sortir. La vie est un piège et nous sommes piégés.